

SOUVENIRS !

GERBEPAL 27 AVRIL 2008

Votre invitation, Monsieur le Maire, dont je vous remercie d'ailleurs, m'a transporté 64 ans en arrière, et, seul dans mon bureau, entouré de terribles images qui se bousculent devant mes yeux au point de les embuer, je me retrouve assourdi par le claquement des bottes, les coups de sifflet stridents, le hurlement des sirènes, des chiens, des kapos, les plaintes des détenus sous les coups du « gummi ». Je me revoie à demi-asphixié par l'odeur des chairs qui brûlent, par des vapeurs de soufre du complexe chimique de la Buna – usine de caoutchouc -, et par les relents de chlorure de calcium des latrines. Je me revois figé par le froid glacial de janvier 45 dans un vêtement de toile, les pieds nus dans des sabots de bois dont les lacets faits de fils téléphoniques sont entrés dans ma chair. Je me revois tenaillé par la faim, lucide malgré tout pour éviter les coups, ne pas être blessé au visage, ne pas trébucher, rester debout car celui qui tombe est un homme mort. Je dois lutter, lutter sans trêve, rester concentrer sur moi-même dans cette promiscuité morbide où l'homme qui n'a plus rien d'humain est un loup pour l'homme. J'évite de regarder les autres, squelettes aux yeux caves, pour ne pas me reconnaître, j'essaie de ne pas trop m'émouvoir devant la souffrance et la mort qui nous entourent et nous guettent à chaque seconde. Je dois travailler 16 heures par jour en économisant mes forces, savoir me détendre, récupérer, dormir éveillé. Je me répète sans cesse : « je m'en sortirai, il faut tenir, tenir, dans les Vosges quelqu'un t'attend, mon fils doit être né ».

De tout cela, évoqué à grands traits, faut-il chers amis en parler, le faire savoir ou le garder pour soi, au plus secret de soi ?

Ces révélations sur la cruauté des camps de concentration peuvent-elles réveiller la conscience humaine et inciter les grands de ce monde à mettre hors d'état de nuire les auteurs de crimes contre l'humanité ?

Je me pose la question 63 ans après mon retour miraculeux des camps nazis, le 9 mai 1945 et je n'en suis plus sur du tout. Les peuples qui depuis 60 ans luttent pour vivre libres en font la triste expérience.

Souvenirs ! J'ai parlé un peu de moi et je m'en excuse et je pense à mes camarades qui ne sont pas rentrés. Les parents, les familles, les amis ne sauront jamais ce qu'ils ont enduré au cours de ces quelques mois d'élimination par le travail forcé. Il faut savoir que selon les prévisions SS cyniquement établies, c'était à Auschwitz : 100 jours de travail et la mort.

Au tunnel de Ohrdruff, mon dernier commando dont je vous parlerai tout de même, c'était 40 jours de travail et la fosse commune après le coup de grâce derrière la nuque ou plus simplement le bûcher dans les allées du petit camp de Buchenwald où les gardes commandos (en général des condamnés de droit commun) chargeaient à la fourche les détenus à demi-morts sur des chevalets de rails entrecroisés sous lesquels ils mettaient le feu.

Si vous le permettez, je vous ai dit « Orduff » !

Evacué de ce tunnel sur un camion de déblais la veille de l'arrivée des éclaireurs du général Patton, ramené avec d'autres détenus mourants au camp de Buchenwald, à l'anti-chambre du crématoire par des gardiens affolés devant la percée américaine. Je ne pourrais jamais dire ce que fut l'enfer de ce tunnel, véritable tour de Babel des européens où les ouvriers spécialisés comme les détenus travaillaient en continu à raison de trois équipes de 8 heures par jour dans le bruit des machines, la poussière des coups de mines, les rugissements des hauts parleurs et la brutalité démoniaque des SS et leursenragés.

Le tunnel devait être avec Dora, dans ce sinistre massif du Hanz où Gilles Guery a travaillé d'ailleurs, le lieu de montage des fusées V2 et le refuge de Hitler qui pensait, de ce quartier général, continuer la lutte contre le communisme avec dans son imagination machiavélique l'appui de Churchill viscéralement anti-communiste. Des tractations avec Himmler, n°2 du régime nazi, par l'intermédiaire du Comte Bernadotte de Suède, président de la croix rouge internationale, faisaient prévoir un renversement des alliances en ce début 45.

Mais, la poussée fulgurante des armées russes entrant à Berlin mit un terme à ces projets ambitieux de maîtrise du sol européen par les anglo-américains ; la France n'en étant que la tête de pont.

Je ferme cette parenthèse qui fait réfléchir sur les tractations politiques en temps de guerre. L'échiquier sur lequel se jouait, à cette époque, l'équilibre mondial, tenait peu compte des nations, pions que les 3 grands, l'américain Roosevelt, l'anglais Churchill et le russe Staline déplaçaient à leur guise, la libération de la France, nation battue, n'étant pas leur préoccupation première . Nous devons brûler un cierge à la mémoire de De Gaulle qui a su nous redonner notre identité.

La libération même des camps n'entraînait pas dans la stratégie des états major. Les russes sont passés au large d'Auschwitz et n'y sont entrés que le 27 janvier. Il n'y avait plus dans le camps que quelques détenus oubliés lors de l'évacuation du 18 janvier.

Dans un documentaire le 27 mars sur France 2 intitulé : « Auschwitz, la preuve oubliée », une photo prise en aoûtpar un appareil de

reconnaissance britannique montre avec précision le complexe chimique de la Buna, près d'Auschwitz, et le camp avec ses fours crématoires qui crachent de la fumée. 1 200 détenus étaient gazés et brûlés chaque jour. Depuis 1941 les alliés savaient que l'élimination des juifs était planifiée comme celle des tziganes et des ennemis de l'Allemagne.

On ne voulait pas savoir. La photo gênante a été classée.

Les alliés venaient de débarquer, ils avaient d'autres préoccupations que de bombarder la Buna et les accès d'Auschwitz, voies ferrées, casernes SS etc....Or entre août 44 et la libération du camp le 27 janvier 45, 1 500 détenus mouraient à Auschwitz dans d'atroces souffrances.

Je me pose à nouveau la question ? Faut-il en parler ? Cette.....faut-il la cacher ? Peut-on l'excuser dans un contexte militaire dominé par des préoccupations politiques ? Il a fallu que Patton en découvrant le 4 avril 45, les camps de toile des travailleurs du tunnel d'O..., ne rencontre que des cadavres tués d'une balle dans la tête et une entrée du tunnel....par éboulement avec les détenus...à l'intérieur, préviennent Eisenhower, qui se déplacera avec.....et une armée de photographes pour faire l'horrible constat. Les photos feront le tour du monde mais O...sera oublié et son histoire n'est pas écrite. Beaucoup de maquisards des Vosges et du Jura sont morts dans ces camps....dont la devise était « » « Tous morts, pas de témoins »

Je suis un des rares rescapés de ce camp. La chance. Je faisais partie..... J'étais un peu en marge de ces malheureux qui

Le 3 avril au matin, après une nuit d'enfer je suis tombé évanoui sous le poids de la douleur provoquée par les vibrations de ma perforatrice qui m'avait entaillé la joue et l'épaule. Chargé par un ...de pelleteuse sur un camion de déblais je me suis retrouvé à l'air libre. L'air frais m'a réveillé, je me suis tâté – rien de cassé – quelques éraflures. A peine le temps de faire le point sur ma situation que 4 solides gardiens m'empoignaient et me jetaient dans un camion de détenus à demi-morts, camion qui toutes les 8 heures sortait de la mine la main d'œuvre inutile pour gagner le petit camp de Buchenwald, antichambre du four crématoire . Je savais ce qui allait m'arriver car j'avais échappé de justesse à la chambre à gaz après l'évacuation d'Auschwitz en janvier et ce fameux train de la mort qui nous avait ramenés de G...à Buchenwald après trois jours de trajet en wagon découverts sous la neige. Arrivé à Buchenwald, échoué au milieu des mourants, j'ai attiré l'attention d'un « lagerschutz » français qui m'a emmené au «, le camp des travailleurs et c'est là que les libérateurs m'ont trouvé le mercredi 11 avril vers 15 heures. Un bouillon de poule servi par un militaire français fut mon premier réconfort.

De tout cela faut-il en parler ? Faut-il le garder pour soi ? Ces témoignages des survivants peuvent-ils servir d'enseignement ? Car il est vain de faire le

constat accablant du système concentrationnaire si la formule « plus jamais cela » reste un vœu pieux et illusoire au sein d'un monde où le droit à la vie n'est pas la préoccupation première des chefs d'Etat. Que ces états soient des dictatures officielles ou larvées ou même des démocratie frileuses et impuissante devant la montée des crimes contre l'humanité et leur impunité plus ou moins orchestrée.

Fallait-il que nos braves petits gars se lèvent le matin du 6 juin 44 pour obéir aux ordres du Général Koenig, chef de la résistance française pour créer dans le massif des Vosges cet accès de fixation de renforts allemands, qui pouvaient faire basculer de victoire en défaite l'opération de débarquement dont la réussite était estimée à 50/50 pour les plus optimistes des Etats majors alliés ? Comme le dit notre livre d'histoire du maquis « il fallait le faire, nous l'avons fait » spontanément pour être libre dans une France libre. Nous avons retenu pendant 18 jours de représailles la valeur de 2 divisions allemandes qui auraient été bien utiles sur le front de Normandie. Nous pensions ce matin du 6 juin que tous les maquis des Vosges entreraient en action selon les ordres du Commandant Gouraud et que les parachutages diurnes prévus (camions, jeeps, ambulances, munitions, vivres etc....) allaient tomber du ciel. Hélas il n'en fut rien. Où étaient les 72 quadrimoteurs anglais qui devaient déposer leur charges sur le plan de Champdray.

S'ils avaient su, nos braves petits gars que le commandement allié les abandonnait au dernier moment comme je le sais maintenant !

On a toujours cru que le mauvais temps avait rendu impossibles les parachutages alors que la décision venait du Président Roosevelt qui ne voulait plus armer les maquis ayant appris que Staline avait donné l'ordre aux communistes français de prendre en main la direction des maquis par tous les moyens et d'occuper les Préfectures et Mairies au fur et à mesure de l'avance alliée.

Le général Koenig dut abandonner son projet car notre faible potentiel militaire était sous commandement allié.

L'administration des zones libérées risquait d'échapper aux anglo-américains, le gouvernement provisoire de la République Française, dirigé par De Gaulle, n'était pas encore reconnu par les anglo-américains, le gouvernement de Vichy n'était plus qu'un fantôme, l'occasion était bonne pour les communistes d'entrer dans la brèche. Le général de Gaulle finira par imposer son administration mais la décision du Président américain coûtera cher aux maquisards.

La résistance intéressait peu le commandement américain. A la surprise des stratèges alliés la résistance fournit un inappréciable concours aux forces débarquées et tout au long de la campagne de France, elle aida l'administration gaulliste à se mettre en place, évitant la vacance du

pouvoir et de ce fait la guerre civile. Eisenhower reconnut que le concours de la Résistance représentait la valeur de 15 divisions.

« Dans ce contexte le maquis de Corcieux baptisé « le Vercors vosgiens » a bien rempli sa mission mais a payé très cher son engagement inconditionnel à la réussite du débarquement. Nos déportés résistants disparus dans les camps dont les noms figurent sur le monument, ont bien mérité de la Patrie. Leur engagement était fou, ils doivent restés dans nos cœurs, les combattants de la liberté.